

L'invention de Troie

Annick Louis

▶ **To cite this version:**

Annick Louis. L'invention de Troie: Les vies rêvées de Heinrich Schliemann. Editions EHESS. 2020, 978-2-7132-2849-0. hal-03883621

HAL Id: hal-03883621
https://hal.science/hal-03883621

Submitted on 14 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Annick Louis

L'invention de Troie

Les vies rêvées de Heinrich Schliemann



éditions EHESS

En temps & lieux

Table des matières

Remerciements 9

Introduction. Les vies Schliemann 11

Préambule. L'énigme de Troie 21

Chapitre premier. L'autobiographie comme lieu de savoir 35

- L'objet « autobiographie » 37
- Des légendes et de l'archéologie 39
- Le romanesque des archives 43
- Les vies Schliemann racontées par Schliemann 48
- Comment le récit de vie devient autobiographie 73

Chapitre 2. Naissance de la vocation 81

- Rêver la vocation 81
- L'envers du rêve : la formation dérobée 105

Chapitre 3. Pratiques du rêve 161

- Entouré d'esprits fanatiques 162
- Dialectique du maître et du disciple 170
- Devenirs d'un amateur 182
- L'explorateur zélé 190

La guerre du site de Troie 198
L'adieu à Paris 218

Chapitre 4. De la mécanique des langues au récit 227
Inverser la mécanique des langues 228
Le modèle en action : l'affaire Allendorf 236
La fonction-récit ou l'incendie de San Francisco 246
Le métier d'écrire 251
Les infortunes du pasteur 262
Les mystères d'Ankershagen 265
À qui appartient le récit ? 276
La construction du regard : *In der Ebene von Troja* 289
La quête de l'écrit 301

Conclusion. Après Schliemann 303

Annexe. Les écritures de Schliemann 313

Bibliographie 325

Introduction

Les vies Schliemann

Le nom de Heinrich Schliemann (Neubukow, 1822 – Naples, 1890) évoque le destin extraordinaire d'un enfant passionné par le monde antique qui, une fois devenu adulte, utilisa la fortune acquise dans le commerce pour réaliser son rêve : découvrir l'emplacement de l'ancienne ville de Troie. Polyglotte autodidacte, il incarne le combat victorieux d'un enfant pauvre et illettré que des difficultés financières empêchent de faire des études, mais qui poursuit son rêve une fois devenu riche et parvient à se faire un nom dans le monde de l'archéologie.

La scène où cet archéologue autodidacte raconte l'origine de sa vocation se trouve dans son autobiographie qui connaît, depuis sa publication, un vaste succès auprès d'un public large et varié. Son histoire acquit rapidement un caractère exemplaire, faisant rêver de nombreuses personnes passionnées par le savoir, dont certaines relevaient du monde lettré et d'autres pas. Une fascination qui explique en partie qu'elle ait été reprise par ses biographes qui, la plupart du temps, se sont contentés de romancer le récit livré par Schliemann ; pendant presque cent ans, son autobiographie fut considérée comme véridique, autant par le grand public que par les spécialistes, ce qui n'est pas inhabituel dans le cas des hommes célèbres. À l'origine de cette réception se trouve certes la volonté de Schliemann, mais, dans la mise en place des multiples légendes qui entourent sa vie, l'engouement du public pour un mode particulier de récit autobiographique a aussi joué un rôle : l'autobiographie est la pièce essentielle de la construction du mythe, sans laquelle Schliemann ne

serait aujourd'hui qu'un archéologue parmi d'autres. Ce fut seulement au début des années 1970 qu'une série de travaux scientifiques contestèrent la véracité du récit de Schliemann, et signalèrent de nombreux épisodes inventés, voire fictionnels, faisant apparaître l'archéologue comme un manipulateur mythomane et égocentrique ; une remise en cause qui amena à nier également l'authenticité de ses trouvailles et le caractère scientifique de ses travaux. La révision se poursuivit dans les années 1980 et permit un nouveau bilan de sa contribution à la discipline archéologique au moment du centenaire de sa mort, en 1990.

Aujourd'hui, la recherche est en mesure de se démarquer de ce mouvement suscité par la réception des autobiographies de Schliemann, ainsi que de la polémique sur la véracité de ses écrits, afin de considérer le phénomène dans sa spécificité narrative et de réfléchir à sa projection dans l'espace social. Cela ne signifie cependant pas que le statut que l'on accorde au texte ne joue aucun rôle ; connaître le degré de vérité ou de référentialité des événements racontés reste essentiel pour attribuer un statut au récit. Mais ce qui nous intéresse, ce sont les formes que Schliemann choisit pour présenter sa vie, les moyens utilisés pour mettre en place son autobiographie de façon à en faire une pièce maîtresse de la construction de sa carrière d'archéologue, et les effets produits par ses textes. Car force est de constater que, malgré le débat autour de la fiabilité de ses écrits, la légende de Schliemann reste étonnamment stable et uniforme. L'objectif de cette recherche n'est donc pas de montrer les zones d'ombre ou les inexactitudes de l'autobiographie de Schliemann (question à laquelle de nombreux travaux ont déjà été consacrés[1]), mais d'essayer de comprendre le rôle que l'écriture autobiographique a joué dans sa stratégie professionnelle, ce qu'elle a permis – et ce qu'elle a obturé. Car l'enthousiasme provoqué par ce récit occulta longtemps l'intérêt que l'étude de la vie de Schliemann présentait pour la recherche historique : prise dans une dynamique de construction d'une position dans le monde savant, et dans la tentative de produire une image unifiée et spécifique de la naissance de la vocation, l'autobiographie masque le processus d'apprentissage de Schliemann. Le fait de se présenter comme un *self-made-man,* ébloui dès l'enfance par le récit que son père lui aurait fait de la guerre de Troie, et comme un autodidacte brillant, qui parvint à découvrir des trésors imaginés et désirés par l'Occident, lui permet

1. En ce qui concerne la bibliographie de Schliemann et sur Schliemann, voir Runnels, 2007 [2002] et Korres, 1974.

de faire l'impasse sur l'apprentissage scientifique qui rendit possible sa transformation en archéologue. Or, si la figure de Schliemann fait toujours rêver aujourd'hui, c'est en partie en raison du changement de vie qu'il a accompli : après vingt années de travail dans le commerce, cet homme de plus de 40 ans liquide ses affaires, s'installe en France et se consacre à l'archéologie. C'est ce revirement radical que les autobiographies tentent de justifier, et qui reste fascinant si longtemps après, même lorsque nous mettons en doute la véracité du récit.

Écrire l'objet Schliemann

Bien que les spécialistes connaissent le phénomène, le public ignore généralement qu'il existe quatre versions de l'autobiographie de Schliemann, écrites à différents moments de sa vie ; historiens et archéologues ont utilisé ces récits en tant que *sources,* ou pour mettre en évidence des contradictions et des variantes. Les trois premières ont été écrites par décision personnelle ; la quatrième fut rédigée après sa mort à partir de fragments des précédentes, et d'autres documents. La première est restée inédite de son vivant et précède sa carrière d'archéologue ; les trois suivantes relèvent de cette seconde période de sa vie, elles furent publiées et connurent un vaste succès.

Écrite en anglais dans les années 1850-1851, époque où Schliemann était encore étranger au monde de la science, la première autobiographie semble avoir été destinée à mettre en valeur son parcours de *self-made-man* au moment où il partait aux États-Unis, après avoir fait ses débuts dans le commerce comme commis et comme clerc à Amsterdam et en Russie. La première connue du public est en vérité la préface au premier ouvrage de Schliemann qui relève de l'archéologie, *Ithaque, le Péloponnèse et Troie,* publié à Paris en 1869 ; le récit de vie prend ici la forme d'une carte de présentation : afin de se faire connaître du monde savant, Schliemann y raconte l'origine de sa passion pour le monde antique, évoquant les difficultés rencontrées dans sa vie pour se frayer un chemin jusqu'au monde de la connaissance. La troisième autobiographie se présente explicitement comme telle et précède le rapport archéologique dans *Ilios. City and Country of the Trojans,* ouvrage publié en 1880 simultanément en anglais et en allemand. Si *Ithaque* légitima l'intérêt de Schliemann pour la Grèce antique, *Ilios* joua un rôle similaire par rapport à la discipline archéologique ; car, en 1880, l'enjeu relevait de la professionnalisation et

du positionnement face aux disciplines nationales, vis-à-vis desquelles notre archéologue incarnait un projet d'insertion dans une communauté scientifique et internationale, indépendant des institutions. Pour finir, dans la *Selbstbiographie,* publiée après sa mort, en 1892, Alfred Brückner propose un montage de fragments des deux versions connues du public et d'autres documents, dans un récit qui mise sur la survie du mythe Schliemann en tant que modèle, en mettant l'accent sur le parcours accompli depuis l'enfance pauvre jusqu'à la richesse et la célébrité au moment de sa mort.

Étant donné l'existence de ces quatre différentes versions, on ne peut qu'être surpris par l'assimilation persistante entre biographie et autobiographie. Mais le phénomène étonne également parce que l'on dispose de plus d'une source pouvant servir à l'enquête biographique : dix-huit journaux, une importante correspondance (partiellement éditée), et de nombreux papiers et documents. Se pose ainsi la question de l'espace que laisse l'autobiographie à la biographie et des emplacements formés par le récit pour inscrire la vocation savante, et de sa fonction dans la construction de l'homme de science que fut Schliemann, dont il convient de rappeler qu'il reste un des pionniers de l'archéologie moderne ; si sa contribution à l'archéologie ne constitue pas le centre de ce travail, ses autobiographies demeurent étroitement liées à l'histoire de la discipline.

Schliemann a suscité de grandes passions, enthousiasme ou aversion, l'un et l'autre souvent excessifs. L'admiration repose sur la confiance aveugle dans son récit, le rejet pouvant mener jusqu'à la négation de ses apports à la discipline archéologique. En tant que chercheur, ce n'est pas l'homme qui m'a intéressée, mais l'objet – la série d'autobiographies. Ayant découvert l'existence de ces quatre textes en travaillant sur un autre projet, j'eus alors un premier aperçu de l'ampleur du phénomène autobiographique chez Schliemann, ainsi que des répercussions culturelles qu'avaient eues ces récits à l'époque ; dans ce sens, ce livre est un « reste » – un « trop[2] », qui impliqua une succession de déplacements d'ordre disciplinaire. Il fallait, avant tout, se familiariser avec la vaste bibliographie sur Schliemann, avec l'histoire de l'archéologie, avec l'histoire des sciences de la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, avec l'histoire des idées et des institutions de la fin du Second Empire et du début de la III^e^ République. Cette enquête demanda aussi la mise en place de méthodes de recherche relevant d'autres disciplines que les études

2. Milo, 1991.

littéraires, comme la sociologie des sciences ou l'anthropologie, et me confronta pour la première fois aux archives manuscrites, alors que mon travail avait toujours délibérément porté sur l'imprimé.

Réaliser ce tournant prit un temps relativement important ; Pierre Bourdieu disait à propos de ces virages : « Un chercheur ou un penseur, c'est comme un paquebot : les tournants, ça prend un temps fou[3]. » Ces moments pendant lesquels on ne peut pas encore produire sur notre nouvel objet sont, en un sens, des *temps morts,* pendant lesquels, néanmoins, il est impossible de rester inactifs ; l'organisation moderne de la recherche impose de rester productifs, au moins dans notre spécialité d'origine, pendant que l'on accomplit ces tournants, ce qui a pour effet de ralentir le travail. Ces tournants peuvent ainsi provoquer une forme de schizophrénie intellectuelle, tant les objets auxquels nous nous consacrons sont susceptibles d'être hétérogènes. On développe alors des « jardins secrets » (ou « jardins honteux »), puisque l'on s'occupe d'objets éloignés de ceux qui ont marqué notre carrière et de ceux qui sont au centre de nos interventions : ce sont des objets choisis librement, des *électrons libres.* Cependant, on peut dire avec Patrick Boucheron que le choix de nos objets d'étude n'est pas forcément plus pertinent si on le fait seul, sans aucune influence[4] ; c'est même le contraire : nos choix indépendants sont peu pertinents, au sens où ils ne correspondent généralement pas aux intérêts et aux attentes de la communauté. Mais ces travaux restent nécessaires au fonctionnement de la recherche, car ils constituent un des moyens par lesquels celle-ci s'émancipe des dominantes d'une époque, des projets déterminés par les modes de financement et de production liés au prestige culturel et social (c'est, en tout cas, ce que l'histoire des sciences nous incite à croire même si notre présent reste difficile à examiner en ces termes[5]). Si ces choix faits sans contraintes présentent

3. Bourdieu, 2000, p. 4.
4. Boucheron, 2010, p. 105-106.
5. Si les effets de la dispersion de la production individualiste en sciences humaines et sociales (SHS) qui ont caractérisé la recherche commencent à faire l'objet d'études, on ignore encore les conséquences d'une recherche encadrée, hiérarchisée en fonction de projets communautaires et thématiques tels que les pays européens ont commencé à la pratiquer à partir des années 2000. Dans l'histoire des sciences, les cas d'objets qui n'étaient pas considérés comme prioritaires par les structures nationales, mais se sont avérés essentiels pour le progrès de la recherche, restent nombreux ; c'est à ce phénomène que je fais référence, à la question des priorités d'une époque, et de ce que l'on pourrait décrire, dans les termes de Thomas S. Kuhn, comme des paradigmes non dominants, ou mineurs (Kuhn, 1970 [1962]).

l'avantage d'échapper plus facilement aux impératifs de temps et de forme imposés par l'organisation moderne de la recherche, ils nous exposent, cependant, au risque de ne jamais les achever, puisque personne ne les attend. Dans le cas du présent ouvrage, ces facteurs expliquent que le temps écoulé entre le début des recherches et la publication d'une partie des résultats soit relativement long.

À ces difficultés s'ajouta le défi de faire face à une nouvelle stratégie d'écriture, différente de celle de ma discipline d'origine, littéraire. Dans mes travaux précédents, la réflexion était présentée de façon que le critique (moi-même) reste une présence discrète (même si une forme personnelle, une émotion, s'inscrit par moments, et que l'on trouve parfois des prises de position explicites[6]). Or, dans la mesure où la recherche sur Schliemann avançait, il s'avéra tout à fait impossible d'adopter ce mode d'énonciation ; il fallait introduire ce que nous, littéraires, appelons un *narrateur* (et dans d'autres sciences sociales, un *enquêteur*), construire une instance qui guide la lecture tout au long de ce parcours, et qui permette d'aller au-delà des données et de la contextualisation tout en les exposant. Le propre de l'enquête est sans doute ce caractère malléable et contraint à la fois : il ne faut, en effet, jamais « lâcher prise », jamais se détacher de la matérialité, que celle-ci prenne la forme d'un texte, d'archives ou de documents, tout en captivant l'attention du lecteur. Il n'y a pas d'enquête sans la mise en place d'un enquêteur.

Le narrateur-enquêteur se présente ici sous plusieurs formes. Le « je », souvent relayé par un « nous » et par un « on », désigne une littéraire formée à l'université de Buenos Aires dans l'immédiate après-dictature, venue en France faire sa thèse, spécialiste de Jorge Luis Borges au départ, qui travaille sur l'articulation entre littérature et sciences humaines et sociales, et enseigne à l'université de Reims et à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) ; et qui, dans le cadre de ce travail, s'est déplacée vers une forme d'histoire, sans pour autant relever ni de cette discipline ni de ce milieu. Mais le « je » comprend également la personne physique qui a fourni le travail nécessaire à l'accomplissement de cette recherche. La tendance actuelle va à l'encontre du « nous », en partie parce que les historiens semblent avoir abusé du « nous de majesté » pour occulter le chercheur et les enjeux de l'enquête ; il est ici utilisé, néanmoins, parfois pour remplacer le « je », d'autres fois pour désigner les acquis de la recherche ; il prend alors un sens communautaire afin de

6. Louis, 1997, p. 388-391 ; et 2007, p. 207-230 et 29-30.

mettre en évidence l'accord des chercheurs spécialisés. Il adopte aussi, par moments, le sens du *« you »* dans le poème « The Pasture » de Robert Frost – *« You come too »* : il cherche, et établit, une complicité avec ce lecteur que cette recherche a eu tant de mal à imaginer, qui aurait envie de suivre les étapes de présentation de l'enquête et son développement – un lecteur qui *désire* ce travail (comme dirait Roland Barthes)[7]. C'est sur ce « nous », et non sur le « je », que peut se constituer ce type de livres, car on ne peut les écrire sans la compagnie imaginée de ces lecteurs. Quant au « on », il est employé dans les moments où des conclusions, des constats, des hypothèses semblaient s'imposer à moi comme à toute personne ayant suivi le raisonnement développé.

Cette recherche prend également le parti de se situer dans un temps passé d'où l'horizon (que nous connaissons) serait exclu lorsqu'elle embrasse l'hypothèse que, quand il s'installe à Paris en 1866, Schliemann n'a pas de vocation déterminée, ni forcément l'intention de se professionnaliser dans la production de savoirs, ou dans l'archéologie ; mais s'opposer à l'effet essentiel de ses autobiographies – l'idée que sa vocation archéologique et son amour du monde grec ancien seraient nés dans l'enfance – impliqua un effort d'écriture particulièrement difficile à assumer. C'est à partir de cette idée que sa formation est étudiée, en ignorant volontairement le destin de Schliemann en même temps que sa version de la naissance de sa vocation ; dans cette période, telle qu'elle se présente après la recherche, la vie se construit sous la forme de tâtonnements, et les orientations potentielles sont multiples (tout comme les succès et les déceptions). Or, dans la mesure où cette position va à l'encontre non seulement des autobiographies, mais aussi de la légende de Schliemann, il fallut un temps important pour comprendre qu'une partie des difficultés rencontrées dans la rédaction venaient de l'effort d'écriture imposé par la nécessité de faire face à une construction narrative particulièrement puissante. Seul un mythe peut concurrencer un autre mythe. Pour autant, mon travail ne vise pas la démystification, il tente de comprendre des mécanismes et des représentations. Que les lecteurs qui admirent Schliemann n'aient aucune crainte : même en ralliant les hypothèses présentées dans ce travail, ils peuvent rester fidèles à la légende.

7. Barthes, 1973, p. 45-46.

Les étapes de la vocation

L'invention de Troie s'organise en quatre parties, précédées d'un préambule, « L'énigme de Troie » (p. 21), qui fait le point sur l'histoire de l'emplacement de Troie. Le premier chapitre, « L'autobiographie comme lieu de savoir » (p. 35), présente les quatre autobiographies et analyse leurs enjeux narratifs, à partir d'une réflexion sur le genre autobiographique en tant qu'espace de constitution d'une forme de savoir. On évoque également l'histoire des archives Schliemann, qui est essentielle pour comprendre les recherches sur la vie et l'œuvre de l'archéologue, et la réception de ses autobiographies.

Née de l'analyse textuelle, l'hypothèse qui guide le chapitre suivant, « Naissance de la vocation » (p. 81), est que la mise en scène du *topos* du rêve permit de dérober le récit de la formation intellectuelle du savant. Dans un premier temps est donc étudiée la représentation de l'origine de la vocation scientifique telle qu'elle apparaît dans les récits de Schliemann, en rappelant le contexte dans lequel elle s'est affirmée, et les significations que prit le rêve dans le cadre des récits savants de cette seconde moitié du XIX^e^ siècle. Dans un deuxième temps, le chapitre revient sur l'installation de Schliemann à Paris, à partir de 1866, son insertion dans un milieu bourgeois mondain parisien d'abord, puis dans des cercles savants et sa professionnalisation à travers l'écriture. L'hypothèse présentée est que ce que l'autobiographie *dit* et ce qu'elle *ne dit pas* doivent être analysés dans leurs rapports complexes.

Le troisième chapitre, « Pratiques du rêve » (p. 161), se concentre sur les polémiques suscitées par ses premières fouilles et ses trouvailles, entre 1870 et 1875, en particulier l'ensemble connu sous le nom de « trésor de Priam », qui vont finir par lui aliéner le milieu parisien.

L'enjeu du quatrième chapitre, « De la mécanique des langues au récit » (p. 227), consiste à appréhender l'écriture de Schliemann, ses principes de fonctionnement et ses effets. L'analyse de la méthode de Schliemann pour apprendre les langues étrangères, ainsi que les textes choisis pour cet apprentissage mènent à poser que ce qui apparaît dans le récit comme des outils linguistiques acquiert un rôle autre : les fictions inscrivent leur valeur exemplaire et narrative dans les récits de Schliemann, mais d'une façon détournée. Le retour sur ces modèles permet également de saisir les fonctions accomplies par l'écriture dans sa carrière, tout comme le rôle que les fictions littéraires ont joué. Ce chapitre se termine par une étude des enjeux disciplinaires dans lesquels s'inscrivent ses récits.

Pour finir, « Après Schliemann » (p. 303) présente une série de conclusions sur l'usage du genre autobiographique dans les sciences, et définit l'emplacement construit par l'archéologue au moyen de ce récit. L'ouvrage se ferme par une réflexion sur la spécificité de l'objet de ce livre, et sur sa possible inscription dans la topographie des savoirs contemporains.

Il y a des objets que nous choisissons et d'autres qui nous choisissent. Pendant la réalisation de ce travail, j'ai souvent repensé aux propos de Lucia dans *Das Sinngedicht (L'Épigramme)* de Gottfried Keller (1881), qui, cherchant à consoler Reinhardt, cite l'Évangile : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. » Malgré toutes mes tentatives pour l'ignorer, m'en débarrasser ou l'esquiver, cet objet s'est imposé, sans que je mesure vraiment l'ampleur du défi. À différents moments, j'ai été tentée d'arrêter, mais, lui, a refusé de m'abandonner.